

Des lieux (non) communs

Braconnages identitaires. Un Québec palimpseste de Simon Harel. VLB Éditeur, « Le soi et l'autre », 129 p.

Gilles Dupuis

Number 211, November–December 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16617ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dupuis, G. (2006). Des lieux (non) communs / *Braconnages identitaires. Un Québec palimpseste* de Simon Harel. VLB Éditeur, « Le soi et l'autre », 129 p. *Spirale*, (211), 41–42.

Des lieux (non) communs

BRACONNAGES IDENTITAIRES. UN QUÉBEC PALIMPSESTE de Simon Harel
VLB Éditeur, « Le soi et l'autre », 129 p.

par GILLES DUPUIS

Le tout dernier essai que nous livre Simon Harel s'inscrit dans le « tournant critique » de sa pensée, inauguré par *Les passages obligés de l'écriture migrante* (2005), et poursuit, tout en l'affinant, sa réflexion entreprise sur le Québec contemporain qui vibre au rythme des festivals et des spectacles où, paradoxalement, la pérennité de l'héritage est célébrée au diapason de la différence. Montréal n'a jamais été aussi cosmopolite, transculturelle et transnationale, postmoderne voire post-québécoise, tandis que les régions réaffirment avec fierté leur rattachement aux traditions ancestrales. On n'a qu'à comparer les festivals atemporels (mais ô combien cycliques) de la métropole, qui s'adonne au jazz, au cinéma, au cirque et à l'humour avec un égal bonheur, aux spectacles à grand déploiement qui commémorent l'histoire du Saguenay ou qui replacent les petites villes comme Drummondville et

mettre sur le même plan le Cirque du Soleil, Robert Lepage et Céline Dion, avec *La Fabuleuse Histoire d'un Royaume, Les légendes fantastiques et Kosmogonia...* Mais comment peut-on exercer au présent le droit à l'existence? Est-ce même encore possible? C'est ce qui intéresse et inquiète, au premier chef, Simon Harel dans ces pages très actuelles.

Entre lieu-dit et non-lieu

Qui dit « braconnage » fait nécessairement référence au territoire. La question du lieu demeure le point d'ancrage de la réflexion que poursuit Simon Harel depuis *Le voleur de parcours* et qui suit, en parallèle, celle menée par Pierre Nepveu (de *L'écologie du réel* à *Lectures des lieux*). Ces deux penseurs que l'on avait déjà appariés n'ont en effet jamais cessé de « cartographier » le territoire québécois et montréalais, à l'intérieur de ses frontières géogra-

calisant. Ce n'est plus simplement le droit à la différence qui est défendu ici, ni même le droit à l'appropriation, mais bien le devoir de recourir à la transgression culturelle afin « d'aménager une transition entre le soi et l'autre », devoir impérieux qui suppose que l'on reconnaisse, à l'instar du Freud de *Totem et tabou*, la part inaliénable de violence et de cruauté qui fonde toute communauté. Pas étonnant, dès lors, que Harel place son essai sous le patronage intransigeant d'Artaud, de Bernhard et de Naipaul, invoqués dès l'introduction. Dans un certain sens, c'est à une *impropration* du lieu, plutôt qu'à une appropriation ou pire une expropriation, que nous convie la lecture de cet essai. Si c'est bien l'œkoumène qui nous mène, pas question d'y tourner en rond. Le braconnage suppose au contraire « la dissolution des emprises territoriales », « une forme inédite de transfert culturel », « une stratégie de dissimulation qui s'apparente à l'art de la feinte ». À l'heure du terrorisme international (qui répond, faut-il le rappeler, à une forme plus insidieuse de la Terreur...), Harel oppose aux nouvelles stratégies étatiques, qui ne se contentent plus de délimiter leur territoire et d'imposer des lois limitées à leurs ressortissants, les tactiques ponctuelles de sujets transgressifs (je les appellerais, pour ma part, « transmigrants ») qui refusent de se laisser confiner aux espaces qui leur sont assignés. On reconnaît là la distinction deleuzo-guattarienne entre « machines de guerre » et « lignes de fuite », *Mille plateaux* figurant d'ailleurs dans la bibliographie de *Braconnages identitaires*, aux côtés d'ouvrages peu nombreux mais choisis avec soin pour présider à son écriture. En véritable essayiste, Harel évite de recourir aux notes en bas de page tout en intégrant transversalement les sources critiques qui servent à sa réflexion. Dans ce sens, il performe son programme de lecture par la pratique « d'une écriture-truquement, d'une écriture-braconnée,

d'une écriture-transfert pour mieux saisir cette revendication des lieux habités qui prend place à Montréal ».

Dans le contexte récent des écritures migrantes au Québec et des polémiques qui s'en sont suivies, la position pas forcément originale que défend maintenant Harel a le mérite de déplacer les enjeux. Ce qui intéresse l'essayiste, ce ne sont plus tant les figures exemplaires — « l'arpenteur et le navigateur » de Monique LaRue, le « migrant » de Pierre Nepveu ou le « passeur » qu'il a lui-même promu par le passé — mais l'opération même du braconnage. Pas tant le braconnier, ce hors-la-loi qui reste soumis aux diktats de la justice, mais le *braconnneur* ou la *braconneuse* qui bricole son propre rapport à la Loi. Ce faisant, il prend la défense des laissés-pour-compte de la société, ces clandestins, sans-papiers, itinérants, défavorisés, bref tous ces forcés-à-la-mésadaptation qui séjournent en des lieux forcément mal famés : « À parler du migrant avec assurance, on ne parle plus de l'immigrant. À parler du passeur, on ne parle plus du réfugié. » Pour tous ces *mésadaptés*, voire pour ceux qui croient encore être bien adaptés à leur environnement, Harel revendique le droit de « séjourner "clandestinement" sur les territoires d'autrui. [...] C'est une activité de spoliation, de détournement qui se traduit par la mise en place d'une contre-économie, puis d'un espace malmené ». Les lieux qui le préoccupent sont les ruelles non arpentées de Montréal (sinon par un explorateur urbain, André Carpentier), les favelas du Brésil qui n'apparaissent sur aucune carte officielle, les ghettos que sont devenues les banlieues des grandes villes européennes et les réserves indiennes aménagées et « administrées » par les gouvernements fédéraux. À tous ces lieux *mal* habités, et pourtant grouillant de monde, il faut ajouter « les espaces désaffectés montréalais [...] comme des lieux où subsiste un patrimoine en déshérence », à

Mais comment peut-on exercer au présent le droit à l'existence? Est-ce même encore possible? C'est ce qui intéresse et inquiète, au premier chef, Simon Harel dans ces pages très actuelles.

Shawinigan au cœur de l'histoire nationale, pour comprendre qu'entre le centre et la périphérie les disparités se sont accusées. Ce qui n'empêche pas la critique de discerner, au-delà de l'apparente divergence, un même esprit — le « nouveau corporatisme imaginaire » — qui souffle sur le Québec Inc. techno-chic. Désormais, peu importe que l'on commémore le passé ou que l'on anticipe l'avenir, l'important est de célébrer ce sacré droit à la différence en s'appuyant sur la technologie la plus avancée. C'est ce qui permet de

phiques, bien sûr, mais surtout dans leurs prolongements imaginaires. Certains auront l'impression, à la lecture de ce nouvel essai ou de celui qui l'a précédé, que l'auteur a retourné sa veste, qu'il a apostasié sa foi dans l'altérité, renié le droit à la différence, abandonné à leur sort les migrants de tout horizon... Rien de plus faux (en dépit de ce qu'il laisse parfois entendre lui-même). En réalité, Harel n'a fait que *recadrer* sa pensée, qui reste intimement habitée par la présence (pour ne pas dire la prescience) de l'autre, tout en la radi-

savoir les déserts industriels où la vie attend de renaître. Entre lieu-dit et non-lieu, « le braconnage est à la fois enraciné (il prend place en un lieu) et délinquant (il représente, de manière formelle, une stratégie de diversion où il convient d'exploiter un territoire protégé) ».

La revanche de l'Histoire

La réflexion essentiellement territoriale de Harel, qui se penche avant tout sur le Québec contemporain et à venir, se double ici d'une prise en compte plus aiguë de l'histoire, ce que suggère le sous-titre : *Un Québec palimpseste*. Par un art remarquable du raccourci propre à l'essayiste, le topographe se fait aussi historiographe. Tout en mesurant les changements intervenus dans les années quatre-vingt-dix, « qui auront été pour le Québec la décennie de la citoyenneté québécoise, de la diversité et du mondialisme équilibré », décennie qui aura aussi vu le triomphe du « nouveau corporatisme imaginaire », de la culture « délocalisée » et du « fameux glocalize (alliance du mondialisme et du localisme) », Harel nous invite à repenser la question de l'identité québécoise, trop vite délaissée au profit d'un identitaire hybride ou métissé (on pense ici aux travaux de Sherry Simon et de Pierre L'Hérault) et d'une célébration consensuelle de l'altérité qu'il a lui-même contribué à faire naître (de concert avec Régine Robin). Sa position se rapproche désormais de l'« historiographie localisée » d'un Jocelyn Létourneau, infléchie par un regard psychanalytique qui cherche à explorer l'inconscient collectif (ou mieux, culturel) des Québécois, tout en se gardant bien des séductions faciles du jungisme : « Il faut prendre la peine d'interroger la soudaine désuétude du discours national, car cette perte d'influence est trop brutale pour qu'elle ne soit pas riche en malentendus, en illusions perdues. » Il ne s'agit pas de revenir au nationalisme, ce qui voudrait dire assister « à un retour bien singulier du refoulé », ni même au postnationalisme cosmopolite, lequel s'est présenté abusivement comme une sortie libératrice hors du discours national, mais « de penser un postcosmopolitisme nécessaire aujourd'hui » grâce aux braconnages identitaires.

Autre effet de déplacement notable, Harel écarte l'opposition, qui du reste n'en est plus une, entre migrants et natifs, pour explorer davantage le

conflit, souvent avorté mais toujours persistant, qui dresse périodiquement dans un face-à-face inconfortable Autochtones et Blancs. Je ne dirai rien des mobiles personnels qui peuvent avoir motivé cette « conversion » (un psy en entend un autre...), mais je rappellerai que cette prise de position était déjà latente dans *Le voleur de parcours*, à travers l'analyse qu'y effectuait l'essayiste de la figure de la métisse dans *Volkswagen blues* de Jacques Poulin. En remontant en amont jusqu'aux premiers explorateurs et aux coureurs des bois, Harel en vient à réinvestir positivement ces figures originelles, à la fois réelles et fabuleuses, à travers la revendication d'un « légendaire autochtone » : « Si le légendaire autochtone m'intéresse, c'est qu'il nous permet d'envisager un métissage culturel qui tient compte des conflits et violences qui nous font les habitants d'espaces précaires. » Il ne faut pas s'étonner, dès lors, si les métaphores que privilégie l'auteur pour évoquer cette nouvelle forme de métissage sont « le braconnage », « la contrebande », « le piégeage » et « l'embuscade » : toutes formes d'activité illégale, ou plutôt à la limite de la légalité, ou mieux à la frontière de l'illégalité et de la légitimité, selon le point de vue adopté.

Or, malgré ce déplacement salutaire sur l'échiquier local, national et même transnational, ne sommes-nous pas encore aux prises avec un retour suspect du refoulé ? Si l'« autochtone » doit remplacer le « migrant » dans notre imaginaire collectif comme constituant l'autre pôle de notre identité historique, ne risquons-nous pas tout simplement de revenir à la case de départ et de reconduire un autre lieu commun de la québecité conçue comme québecitude ? J'avoue que c'est ce qui me gêne le plus dans ce nouvel essai de Simon Harel qui, s'il me convainc par la force de ses arguments — en ce sens, l'auteur n'avait pas besoin de réitérer sans cesse des formules telles que « Qu'on me comprenne bien » et « Je serai clair » (tant pis pour ceux qui sont bouchés d'esprit!) —, n'est pas exempt de contradictions. Le critique a beau jeu d'évacuer « l'idéalisation de l'altérité », « la futilité des modes actuelles qui valorisent de manière exacerbée l'hybridité, le métissage, les transferts culturels », « l'idéologie transculturelle », voire « l'atrium postmoderne » et « la cybergouvernance », il n'arrive pas toutefois à entrevoir l'échappée de ces systèmes aporétiques sans recourir de nouveau aux notions de « métissage » et de « transfert cultu-

rel ». Plutôt que constituer une tache aveugle de son discours, il faut en conclure que l'entreprise de déconstruire une *doxa*, quelle qu'elle soit, ne peut qu'être... paradoxale.

En conclusion de son essai, Harel revient sur Montréal pour souligner l'exemplarité d'une métropole « où le braconnage serait une violence subjective en mode mineur ». En ce qui concerne plus intimement sa ville d'élection, à la fois espace natal et terre d'adoption, il en vient à souhaiter — et le changement de ton est surprenant chez cet auteur considéré naguère comme austère — que « Montréal devienne une ville-refuge de cultures braconnées, qu'elle accepte le lyrisme de traditions bouleversées ». Il en arrive même à formuler ce vœu qui sonne sentimental à nos oreilles, mais que l'on devine sincère : « Que Montréal soit une carte du tendre [sic], une ville de rébellion douce [...] ville tendresse, [...] ville rêvée ». M^{lle} de Scudéry revue et corrigée par Jacques Poulin : voilà de quoi nous laisser songeurs. ☉

Ioana Georgescu, *Dust Monument*,
Caire, Égypte (2006)
photo (image tirée d'une vidéo): Ioana Georgescu

